

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Romain PUTALLAZ

Sa majesté l'élève

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1996, tome 91a, p. 57-59

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Sa majesté l'élève

*par Jean Romain, philosophe et écrivain,
article paru dans la Tribune de Genève du 17 mai 1995*

A l'heure où la pédagogie est devenue une théologie, un slogan règne sur l'école: «Il faut mettre l'élève au centre». Plusieurs réformes s'articulent autour de cet impératif catégorique: s'adapter sans cesse au rythme, à la pensée, aux motivations (c'est la grande affaire de l'école, la motivation) de ce nourrisson savant. La maturité de l'adulte est plus ou moins considérée comme un stade avancé de la vieillesse, donc de la déchéance, et c'est l'enfant seul qui devient la norme, le centre, le soleil du système scolaire dans lequel nous sommes, nous adultes et professeurs, des banlieusards.

Le raisonnement est d'ailleurs assez amusant: c'est parce qu'il est en voie de formation que l'élève est supérieur à son maître, et c'est lui, l'élève, qui a le droit de choisir ses matières, ses professeurs, ses cours, ses jours de congé, ses rythmes adaptés, son information générale, son évaluation, ses devoirs.

Autour de ces notions-clés, s'est organisée une pédagogie aiguë, à grand renfort de procédés culpabilisants: les maîtres sont en fait des privilégiés (une caste, a-t-on pu lire) qui imposent à chaque élève l'arbitraire d'un jugement d'autant plus injuste qu'il n'est jamais critiqué. Le motif du professeur-élève reproduirait assez fidèlement l'avatar moderne du maître-esclave: un élève spontané, sentimental et juste; un maître arbitraire, dominateur et cruel. Et cette idée trouve un écho favorable auprès de certains professeurs eux-mêmes, toujours en avance d'un martinet dans l'auto-flagellation. Mais en dernière analyse, force est de constater que cette mauvaise conscience paisible permet de se dérober aux responsabilités pédagogiques: puisqu'on est déjà coupable, on n'a plus à être responsable!

Or, le bon sens découvre assez vite qu'une relation solide entre un maître et un élève n'a rien à voir avec ce qu'on est en train de mettre en place autour de nous, et qu'elle n'a rien à voir avec ce qu'on est obligé d'appeler une ignorance militante de l'élève.

Ce qui est au centre de la relation d'apprentissage, ce sont deux personnes: l'une adulte, en tant qu'elle possède une compétence, une maîtrise; l'autre en tant qu'elle cherche à s'élever (après tout, telle est l'étymologie du mot élève) grâce à cette compétence. En plus, entre ces deux personnes qui travaillent de concert, il n'existe pas de lien immédiat, mais au contraire, la relation est médiatisée par l'œuvre, c'est-à-dire par le livre, la traité, l'art. C'est à travers l'œuvre et grâce à la maîtrise d'un adulte que l'élève parviendra à s'augmenter, c'est-à-dire à quitter son ignorance (car aucune ignorance n'est souhaitable, il n'existe pas d'ignorance porteuse de vérité), à se méfier de ses préjugés, de ses instincts, de ses passions. Bref, à se libérer. Car cet apprentissage à deux, par le mûrissement personnel et par la responsabilité individuelle, équivaut en fait à un apprentissage raisonné de la liberté. En faisant confiance à son maître, l'élève apprend l'autonomie, il s'initie à son métier d'homme social et cultivé.

Or, vouloir mettre l'élève au centre, c'est faire de lui un client. Le client est roi, il se promène au milieu du supermarché scolaire, il choisit ce qu'il veut, au gré de sa fantaisie, il essaie, il échange, il négocie, pourvu qu'il ait assez d'argent pour payer. Il peut, en outre, évaluer le travail du vendeur. Et si on ne lui a pas présenté la marchandise avec assez de rondeur ni apprêté comme il l'entend, il faudra que ce vendeur lui rende des comptes. Diable! Il faut savoir ce qu'on veut!

C'est vrai: il faut savoir ce qu'on veut. A y réfléchir de près, on voit qu'il n'existe aucune raison pour qu'un homme (un élève) obéisse à un autre homme. A moins que celui-ci reconnaisse en celui-là une compétence, c'est-à-dire une forte probabilité pour que son travail rationnel et son intégrité intellectuelle lui aient permis d'atteindre ce qui est «vrai» dans les divers domaines du savoir, et notamment dans celui qu'il enseigne. Or, cette confiance que l'élève accorde progressivement à son maître, et cela afin que la relation pédagogique soit opérante, c'est-à-dire qu'elle élève, est essentiellement le fruit d'un travail de reconnaissance. Avec patience, peu à peu, elle s'établit, se fortifie. Mais cette reconnaissance n'est jamais acquise une fois pour toutes, elle est continûment guettée par l'usure, la lassitude, les doutes.

Si la relation entre le maître et l'élève est une relation de commandement, voilà bel et bien un privilège. Et tout privilège doit être supprimé dans une école républicaine. Mais si en revanche c'est une relation de confiance qui s'établit, elle est un bien, et c'est le seul sur lequel l'école puisse se fonder. Un bien doit être généralisé, il doit être étendu au plus grand nombre, et il n'est dès lors plus question de placer l'élève au centre car ce serait fausser en profondeur la relation. Il n'est plus question de voir en l'élève le porteur d'espoir d'un professorat égaré.

En propageant des slogans qui visent à asseoir sur un piédestal portatif sa majesté l'élève, on fait de lui un consommateur, et on va à fin contraire d'une école de qualité. On confond le privilège et le bien; on passe d'une structure de confiance humaine à une structure d'échange économique. Mais après tout peut-être n'avons-nous plus les moyens d'une école de qualité? Peut-être, avec ces réformes dont personne ne veut, orchestre-t-on le démantèlement de l'école? Que j'aime soudain ce lumineux conseil de l'écrivain: «Si vous ne vous servez pas de vos yeux pour voir, vous vous en servirez pour pleurer! »